

Pascale Bussières
Le jeu dans la peau

Élie Castiel

Number 177, March–April 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49702ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

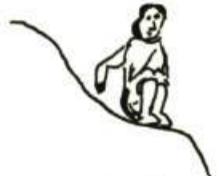
0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Castiel, É. (1995). Pascale Bussières : le jeu dans la peau. *Séquences*, (177), 21–25.



Le jeu dans la peau

Photo: Joanne McGivray



PASCALE BUSSIÈRES

Dans *Sonatine* de Micheline Lanctôt, elle s'approprie l'écran en adolescente en plein désarroi, obligée de fuir la réalité ambiante. Aujourd'hui, dix ans plus tard, elle incarne une jeune femme déboussolée par l'existence. *Eldorado* est un film anarchique, chaotique, miroir sans tain d'une époque angoissante, incertaine. Pour Pascale Bussières, l'occasion de defier le jeu qu'est celui du comédien, de se lancer dans une nouvelle aventure, et finalement de se consacrer à l'art qu'elle a choisi de vivre intensément.

Propos recueillis par Élie Castiel

Séquences: Dans *Sonatine*, votre premier film, l'adolescente que vous incarniez utilisait son walkman pour s'éloigner de la réalité. Plus de dix ans plus tard, dans *Eldorado*, l'adolescente est devenue femme et continue toujours de fuir l'existence. S'agirait-il du pénible héritage reçu par ce qu'on appelle la génération X?

Pascale Bussières: Il faut faire attention avec cette «génération X», un terme qu'on a depuis quelque temps galvaudé. D'une part, ma génération n'est pas celle qui s'est donné cette appellation. Elle nous a été imposée. Je suis également persuadée qu'il s'agit d'une génération qu'on voit plus désespérée qu'elle ne l'est. Pour des raisons mystérieuses, on lui attribue une espèce de sort menaçant et dangereux alors que dans la réalité, les jeunes de ma génération ne font que se poser des questions sur leur présent et leur «devenir», alors que nous vivons tous une époque charnière de l'histoire de l'humanité, une espèce de creux existentiel probablement provoqué par cette fin de siècle. C'est en fait la société qui traverse un cycle mutant; nous allons tous vers un inconnu, à la fois excitant et redoutable. Il nous faut retrouver des issues, des voies et, pourquoi pas, des valeurs massacrées par le temps. Il faut en fin de compte parvenir à se redéfinir. Dans un sens, nous vivons donc une époque libératrice, mais en même temps, il s'agit d'une liberté aussi «bonifiante» qu'angoissante alors que, par exemple, les rapports amoureux s'effritent ou se redéfinissent avec hésitation. C'est l'héritage de la génération qui nous a précédés. Une génération qui, en quelque sorte, a échoué dans ses rapports affectifs. En attribuant à la génération dite «X» cette espèce de déracinement autant intellectuel qu'émotif, on lui ôte par la même occasion le droit à la créativité, à l'existence, au simple droit d'être. Le climat social actuel n'est pas seulement dû à l'attitude de ceux et celles de ma génération, mais à la société en général qui traverse actuellement une ère d'éclatement. Dans *Eldorado*, Charles Binamé ne présente qu'un infime segment de cette société.

Jusqu'à quel point vous êtes-vous investie dans le rôle de Rita?

Je ne pense pas qu'il soit possible de calculer le taux d'implication dans un rôle. À chaque nouveau film, je m'implique le plus que je peux dans le jeu. Dans le cas d'*Eldorado*, à cause des moyens que nous avions à notre disposition, et étant donné le regard particulier du réalisateur, les comédiens ont été placés dans des conditions de déséquilibre, un état auquel ils n'étaient pas habitués. Dans *Eldorado*, vu le sujet, tous les personnages devaient se découvrir. Il s'agissait d'une expérience d'exploration de soi-même et des autres. Tous les rôles, y compris le mien, tournaient autour de l'imprévu.

Le résultat est un film qui semble être fait en état

d'urgence et par conséquent, qui laisse beaucoup de place à l'improvisation.

Oui, c'est bien le cas. La plupart des scènes sont improvisées. Autant les situations et les événements importants du film ont été soigneusement préparés, autant nous ne savions pas réellement quelle direction il nous fallait prendre pour faire bouger les personnages. Dès le début du tournage, *Eldorado* a été une expérience en constante gestation. Nous connaissons toujours les points de départ, mais jamais, ou rarement, ceux d'arrivée. Il fallait également que nous ayons une ouverture d'esprit, une liberté de tourner ce qui aurait pu se passer autour de nous, à notre insu.

Entre *Blanche* à la télé, et Rita au cinéma, deux univers, un même cinéaste.

Dans *Blanche*, Charles Binamé savait exactement ce qu'il voulait chercher. Ayant été acteur lui-même, il connaît les comédiens et sait ce qu'il attend d'eux. Il est adroit, précis, méticuleux et prêt à plusieurs prises pour faire ressortir du comédien l'effet désiré. Dans *Eldorado*, il n'était pas certain de ce qu'il fallait aller chercher dans telle ou telle scène. *Eldorado* a été fait dans un climat laissant beaucoup de place à l'instinctif, à l'imaginaire et au «réflexif».

À propos d'*Eldorado*, Charles Binamé affirme que le projet est né, entre autres, du «désir de nous remettre en position de réfléchir à notre cinéma». Le film serait-il, à vos yeux, un point tournant du cinéma québécois?

Il est évident que par son écriture et sa forme, *Eldorado* se démarque des autres films québécois faits jusqu'ici. Il est important de souligner que ce film a été aussi une expérience qui a laissé beaucoup d'espace à l'imagination. *Eldorado* est un film qui se situe dans le cinéma «de rue», urbain, presque fait à la manière du cinéma direct. C'est un film anti-gadgets, anti-effets spéciaux. Dans ce sens, il marque peut-être un nouveau tournant dans la façon de filmer, de s'approprier une image en pleine mutation, proche de la réalité, documentaire peut-être, et tout cela, avec des moyens certes réduits, mais tout à fait efficaces. Il y a là un clin d'œil au cinéma des années 70, mais ce n'est qu'un appel discret. *Eldorado* est un film de son temps: improvisé, instinctif, parfois féroce, cruel et en même temps, drôle par la nécessité de survivre, sincère et attachant.

Eldorado est un film à petit budget. Est-ce que cette contrainte contribue à donner plus de soi-même?

Tout à fait. Tout film à petit budget génère des nécessités, d'où cette attitude de chaque personne impliquée à donner tout ce qu'elle possède. Volontaire-

ELDORADO

Le deuxième film de Charles Binamé n'est pas un événement parce qu'il révolutionne le cinéma québécois ou qu'il est le premier à se tourner sans filet, comme le veut la publicité. Non. *Eldorado* est un événement simplement parce qu'il renoue avec la vraie, grande et seule tradition de notre cinéma: le direct. Le direct non pas comme utopie du réel ou idéal d'objectivité, mais bien comme captation subjective et urgente de l'air du temps.

Fulgurante et nécessaire, l'urgence traverse ce film comme un souffle de vie, emportant tout sur son passage, du jeu des acteurs au montage sonore et visuel. L'urgence de faire un film d'abord avec presque rien, une caméra, la lumière naturelle, les décors naturels et quelques acteurs... au naturel. L'urgence de dire des choses urgentes sur une jeunesse en état d'urgence. C'est en fait la même urgence qu'on pouvait déjà déceler dans *C'était le 12 du 12* et *Chili avait les blues* — un film mésestimé — où une jeune fille menaçait de se suicider. Devenue jeune femme dans *Eldorado*, elle roule toujours aussi près de la mort et se prénomme Rita...

Le film de Binamé est marqué par le signe de l'urgence dès son départ sur les chapeaux de roues. Une ouverture percutante qui vise droit aux tripes. La musique est lourde, les sons urbains omniprésents, pendant qu'un animateur de radio déconne en ondes... On s'aime avec violence, on vole avec violence. Tout est violence dans la gueule de la nuit montréalaise qui se referme et avale tout rond cette jeunesse d'aujourd'hui, malade d'amour et de solitude.

Montage rapide. Coupe franche. On est chez le psy d'Henriette et, sans coup férir, elle nomme le mal spontanément: «Tout ce que je veux c'est apprendre à me rapprocher d'un autre être humain.»

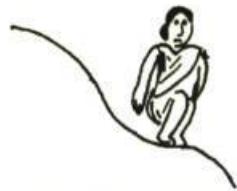
Puis, elle ajoute sans pudeur: «Quelqu'un que je trouve que je suis quelqu'un de bien et qui ait une érection en même temps.» L'impudeur urgente de cette génération perdue. Il n'y a plus de secret, plus de mystère, plus d'intimité. On dit tout, tout le temps. Dans ce monde où règne l'absolu, plus rien n'est important. On baise pour rien, on pleure pour rien, on vole pour rien, on gueule pour rien, on donne pour rien, on vit pour rien. Enfin, peut-être pour avoir l'impression d'être en vie après tout. Les personnages d'*Eldorado* sont des somnambules funambules qui doivent risquer leur vie pour se rendre compte qu'ils marchent encore sur un mince fil entre la folie et la mort.

Dans le fond, tous autant qu'ils sont, Rita, Lloyd, Marc, Loulou, Roxan et Henriette, ce qu'ils cherchent sans même arriver à le nommer, ce qu'ils crient en silence, c'est leur inextinguible besoin d'amour: Même Lloyd quand il décrit une scène d'une violence insoutenable pour faire monter ses cotes d'écoute à la radio, c'est encore de son manque d'amour dont il est question. Ils sont tellement en manque d'amour, ces jeunes sans filet et tout nus dans la rue, qu'ils cherchent dans l'excès la sensation ultime d'exister.

Et à mi-chemin, après une heure de course haletante dans un Montréal caniculaire, ville belle ou laide à en mourir selon le point de vue. Une ville apocalyptique où le ciel s'embrase au son du violoncelle de l'incandescente musique de Claude Lamothe. Après une heure, donc, le rythme ralentit sensiblement, le film s'essouffle. A-t-on tout dit? Heureusement, la mise en scène pas toujours imaginative de Binamé est sauvée par le montage alerte et intelligent de Michel Arcand. Et on s'aperçoit que ces jeunes au visage frais mais au cœur ridé ne sont pas au bout de leur peine. En parallèle, deux viols: celui de Loulou par Lloyd et celui de l'appartement de Roxan, la génèreuse, par des voyous qui cherchent noise à Rita.

Autre confidence révélatrice. Cette fois c'est Loulou: «Je ne sais plus quoi faire maman. Je ne sais pas comment vivre. Je me sens toute seule.» L'armure craque. Derrière le bruit et la musique heavy metal, derrière les façades cyniques et triomphantes, derrière la désinvolture se cache la fragilité en porcelaine d'une jeunesse laissée à elle-même. Sans père, ni mère, ni enfant. Cette jeunesse n'a pas laissé de trace, ni devant, ni derrière. La jeunesse T-Fal qui ne colle pas, n'adhère à rien, ni à personne. Et c'est bien là, son drame.





L'ATTRAIT DU VIDE



Pascale Montpetit

Cette chronique hachurée, toute en petits morceaux, ce portrait polaroïd saisissant est réussi en partie, on l'a vu, en raison d'un montage efficace. Mais il faut également parler de la conception sonore fabuleuse de Claude Beaugrand. Cet homme possède un talent hors du commun pour approfondir un personnage ou une situation. De même, la photographie de Pierre Gill évite l'esthétique racoleuse du vidéo-clip, qui lui est pourtant si familière, pour traquer sans relâche, mais sobrement, les images troubles de Montréal et des personnages du film qui le traversent en ne laissant derrière qu'un vague halo.

Charles Binamé aurait certes pu faire la leçon à ces jeunes égarés des sentiments, mais il les aime trop pour ce faire. Pas de morale de CLSC ou de sociologie. Le cinéaste préfère le regard franc et direct de quelqu'un qui sait faire une écoute active, contrairement au psychiatre dans le film, parfait symbole du baby boomer immobile, impuisant, complètement dépassé par les faits divers d'une jeunesse qui attire le malheur comme la sienne attirait le confort et l'indifférence. D'ailleurs à l'inverse d'Arcand, dans *De l'amour et des restes humains*, Binamé a su créer avec beaucoup plus de sensibilité sa vision des jeunes. Parce qu'*Eldorado* demeure son regard, conséquence évidente de ses choix de montage et de la matière brute filmée.

Ceci n'enlève rien au travail phénoménal d'un groupe de jeunes comédiens et comédiennes hors pair. Avec une générosité de tous les instants et une urgence créatrice présente dans toutes les scènes, ils et elles se donnent totalement à cette expérience de jeu en direct. Crédibles dans leur fragilité intrinsèque, dans leurs différences et leurs ressemblances, ainsi que dans leur attrait du vide.

C'est là que Binamé a eu l'intelligence de les capter. Dans l'insécurité totale et bien réelle de jeunes qui font beaucoup de bruit pour ne plus entendre les battements de leur cœur, pour oublier d'avoir mal, pour ne plus voir cette blessure béante qui les invite à plonger. Dans leur cauchemar qui semble sans fin, ils «ravent» à défaut de rêver. Ils croient pouvoir trouver l'*eldorado* dans la démesure et la folie. Mais ils ont oublié de regarder au creux de leurs mains. C'est peut-être ce qu'ont compris Lloyd et Rita en quittant ensemble à la fin. Mais, dans l'urgence du moment, Charles Binamé, intelligemment, se garde bien de nous le dire. C'est encore une belle leçon du cinéma direct qu'il a compris: rien n'est permis, tout est possible.

Mario Cloutier



ELDORADO

Réal.: Charles Binamé — Scén.: C. Binamé, Lorraine Richard, Pascale Bussières, Robert Brouillette, James Hyndman, Macha Limonchik, Pascale Montpetit, Isabel Richer, Jean-Frédéric Messier — Photo: Pierre Gill — Mont.: Michel Arcand — Mus.: Claude Lamothe, Francis Dhomont — Son: Claude La Haye — Déc.: André Guimond — Cost.: Michèle Hamel — Int.: Pascale Bussières (Rita), Robert Brouillette (Marc), Pascale Montpetit (Henriette), James Hyndman (Llyod), Macha Limonchik (Loulou), Isabel Richer (Roxan), Claude Lamothe (le violoncelliste) — Prod.: Lorraine Richard — Canada (Québec) — 1995 — 108 minutes — Dist.: Alliance.

ment, Charles Binamé ne tenait pas à un gros budget, ce qui l'aurait entraîné à accepter des compromis qui auraient très probablement transformé le produit final en quelque chose de moins original.

D'où un film où le son est également un personnage en soi dans la mesure où il ne se laisse pas emporter par les protagonistes.

Exactement. Charles tenait à faire un film urbain avec des sons naturels, comme ça se passe dans la vraie vie. Par conséquent, il n'était pas question de postsynchro. D'ailleurs, très souvent, les bruits ambiants enterrent les personnages, à tel point que parfois, on ne les comprend pas très bien.

Entre *Sonatine* et *Eldorado*, Pascale Bussières a eu le temps de poursuivre des études.

Oui, j'ai fait un Bac en *Film Production* à l'Université Concordia.

Qu'est-il arrivé pour que vous ayez décidé de devenir comédienne plutôt que réalisatrice?

Pendant quatre ans, j'ai trouvé stimulant d'être derrière la caméra lorsque je suivais des cours à Concordia. Puis, tout d'un coup, j'ai eu comme une révélation. Après le tournage de *La Vie fantôme* de Jacques Leduc, j'étais persuadée qu'il y avait des choses intéressantes à faire devant la caméra. Mes études à l'université m'ont par contre aidée à comprendre tout le côté technique relié au cinéma. Aujourd'hui, une fois devant l'objectif de la caméra, je me sens plus à l'aise parce que tout simplement, il m'est plus facile de capter l'essence même de l'acte filmique. Inconsciemment, sans que je fasse des équations systématiques, mes études m'ont permis de me familiariser aux différents mécanismes du cinéma qui m'aident absolument à mieux faire mon métier.

Est-ce qu'un jour vous voudriez réaliser un film?

Oui. Pourquoi pas? Par contre, je n'ai pas en ce moment le sentiment d'urgence d'être derrière la caméra.

La Vie fantôme vous dévoile physiquement. Vous sentez-vous à l'aise face à la nudité à l'écran?

Sans être exhibitionniste, je ne suis pas pour autant pudique de nature. Pour moi, la nudité au cinéma n'est pas un obstacle, mais elle doit être justifiée et non pas gratuite

comme c'est souvent le cas. Il est évident que le corps nu est la chose la plus authentique et la plus intime que l'on puisse montrer à l'écran. Évidemment, sur un plateau, les scènes de nu sont des moments déli-

Mes études à l'université m'ont par contre aidée à comprendre tout le côté technique relié au cinéma. Aujourd'hui, une fois devant l'objectif de la caméra, je me sens plus à l'aise parce que tout simplement, il m'est plus facile de capter l'essence même de l'acte filmique.

cats à tourner. Ces scènes, je le ai toujours faites dans des contextes très respectueux, sans aucune anicroche. Quelles sont les circonstances qui vous ont amenée à tourner *When Night is Falling* de Patricia Rozema? Patricia Rozema se trouvait à Montréal et cherchait une actrice d'expression française pour jouer dans son film. Lorsque j'ai auditionné, j'étais convaincue que ça ne marcherait pas. Mais environ deux semaines après cette première audition, j'ai reçu un appel pour une seconde prise, cette fois-ci en vue d'un autre rôle. Un des thèmes abordés dans *When Night is Falling* est celui du lesbianisme. Est-ce que les scènes d'homosexualité où vous étiez impliquée vous ont mise mal à l'aise?

Il y avait, chez Patricia Rozema, une grande volonté de raconter cette histoire comme un conte de fées, à la différence que l'amour vécu serait entre deux personnes du même sexe, en l'occurrence entre deux femmes. Patricia Rozema a réussi, à mon avis, à garder la limpidité des gestes amoureux et la lucidité des regards. Elle est parvenue à éviter les éléments qui



Photo: Jaime McGilvray

CARTE BLANCHE À ISABEL RICHER

Le doute créatif...



1976. J'ai 10 ans. Mon frère et moi. Une salle de cinéma. Ma mère a choisi le film pour nous. À l'affiche: **L'Argent de poche** de François Truffaut.

Deux heures plus tard, lorsqu'elle revient nous chercher, je lui demande si je peux rester pour la séance suivante. Ma mère et mon frère repartent donc tous les deux. Je reverrai pour la deuxième fois ce film qui, dans ma tête, devait sûrement être réalisé par un enfant. Depuis **The Sound of Music**, à la suite duquel je m'étais prise pour un membre de la famille Von Trapp pendant plusieurs semaines, aucun film ne m'avait autant fait divaguer.

Vingt ans plus tard, on dit que je suis devenue une adulte. Effectivement, on m'appelle parfois «madame». Au printemps, je décide moi-même du jour où je peux retirer mon foulard et mes bottes!!! (Responsabilité revendiquée de longue date, ce qui ne m'empêche pas de m'enrhumer chaque année).

Malgré ces quelques années en plus, qui ont parfois un peu trop écorché ma naïveté au passage, j'ai tout de même conservé cette capacité d'émerveillement. Lorsqu'un film m'enveloppe, c'est plus fort que tout. Ne brisez pas mes rêves, je vous en prie! Quand la magie opère, je n'ai pas la moindre envie que l'on m'explique pourquoi et comment on s'y est pris pour me mettre dans un état pareil. Ça ne m'intéresse pas. Par contre, lorsque je n'aime pas, je peux vous en donner toutes les raisons dans les moindres détails. Rien ne va plus, la tête prend la relève sur le reste.

Etre touché, c'est être en déséquilibre. J'en arrive à **Eldorado**. On s'est beaucoup «expliqué» à ce sujet dernièrement, j'aime peut-être mieux dire «raconté». Pour les raisons mentionnées plus haut, vous comprendrez que ça m'inquiète! Moi, je ne veux pas «expliquer» **Eldorado**. Le jour où Charles Binamé m'a rappelée, à la suite d'une audition, pour m'annoncer que je serais Roxan, je n'ai pas pensé une seconde à refuser. C'est le genre de situation où il est peut-être préférable de ne pas trop penser.

Le travail à peine commencé, le vertige m'a rattrapée et s'est agrippé à moi solidement; j'étais caressée par le spectre du syndrome de l'imposteur qui allait et venait allègrement (en s'atténuant fort heureusement). Durant ces quelques mois de préparation, on a improvisé, discuté, angoissé, pensé...

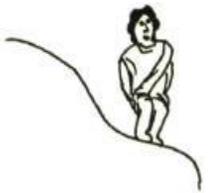
Puis la canicule montréalaise nous est tombée dessus, nous plongeant tous dans cette espèce de semi-paralysie léthargique. Le 3 juillet: moteur!... Je voyais double, mais j'étais contente et fière d'être là. C'est à ce moment précis qu'il me fallait arrêter de penser... Action!

Presque toutes les nuits du mois de juillet, quel que soit le contexte de mes rêves, il y passait toujours soit Pascale, un itinérant, Charles ou Macha. Comme un leitmotiv. Parfois, ils y tenaient un tout petit rôle ou même n'étaient que figurants, mais il y avait toujours quelque chose ou quelqu'un qui me raccrochait à **Eldorado** et qui en teintait mes rêves.

Chaque matin, tous mes efforts allaient me vider la tête à nouveau. Si on essayait de discuter trop longtemps d'une scène avant de la tourner, Charles Binamé s'empressait d'interrompre la consultation, comme un professeur qui empêche le plagiat pendant un examen. Lorsque quelques jours de congé s'offraient à moi, l'activité cérébrale reprenait en s'emballant, me plongeant dans une séance d'autocritique et d'analyse sévère. Dès que je remettais les pieds sur le plateau, après ces reposantes petites vacances (!!!), notre attentif réalisateur en percevait (non sans amusement) les bienfaits à mon teint douteux et mon regard éteint.

Il paraît qu'on appelle ça «le doute». Il paraît aussi que c'est sain et positif. Si c'est le cas, je dois être en parfaite santé! Si je pouvais vous expliquer ce doute, je pourrais vous expliquer mon **Eldorado**. Malheureusement... Au fait, les enfants de **L'Argent de poche** doivent aujourd'hui avoir presque 30 ans... **L'Argent de poche** serait donc aussi un film sur la génération X... Excusez-moi, monsieur Truffaut!

Isabel Richer



auraient pu facilement devenir accrocheurs. Elle a même su détourner ce côté *statement* comme elle l'appelle, ou si vous préférez, manifeste.

Naturellement, les femmes semblent physiquement plus proches entre elles que les hommes. Cette particularité ne vous a-t-elle pas aidé à assumer votre rôle avec plus de confiance?

Je suis une femme, alors je ne peux pas parler objectivement des hommes. Mais il est également vrai que la société admet beaucoup plus ouvertement les rapprochements physiques (platoniques) entre femmes qu'entre hommes. D'ailleurs, je pourrais même ajouter que d'un point de vue hétérosexuel, la plupart des hommes ne sont pas du tout gênés de voir deux femmes faire l'amour. Il semblerait que c'est un de leurs fantasmes. Ce n'est pas la même chose lorsqu'il s'agit de deux hommes dans la même situation. N'empêche que pour ma part, je ne suis pas lesbienne. Je ne fais que commenter sur cet aspect de la vie.

Entre le cinéma collectif, comme c'est le cas avec *Eldorado*, et celui plus contrôlé de *La Vie fantôme*, par exemple, quel est celui où vous vous sentez le plus à l'aise?

J'aime les deux. Ce sont deux façons de tourner et de jouer. Dans l'un ou l'autre cas, il s'agit d'un *challenge*. J'aime bien, par contre, travailler avec des petites équipes. Cela donne l'occasion de mieux connaître les gens, la complicité est plus grande et les moments de magie plus fréquents. Lorsqu'on travaille dans un circuit contrôlé, il y a moins de place pour l'inattendu, l'instinctif.

Professionnellement, que vous réserve le futur immédiat ou l'avenir à long terme?

Au printemps, j'ai un projet avec Richard Roy. Il s'agit d'un film d'action qui sera tourné à Montréal, en coproduction avec la France. Ensuite, peut-être un autre film en anglais avec un jeune cinéaste. Mais il est encore trop tôt pour que j'en parle.

Et le théâtre, y avez-vous songé?

Un de ces jours, je l'espère. Ce n'est pas mon réseau, mais j'aimerais en faire.

AGNÈS VARDA

UNE
JEUNE
FEMME
TRÈS
DIGNE

AGNÈS VARDA FAIT DU CINÉMA DEPUIS 40 ANS. CELLE QU'ON A SURNOMMÉ LA GRAND-MÈRE DE LA NOUVELLE VAGUE A RÉALISÉ 17 LONGS MÉTRAGES ET AUTANT DE COURTS ET DE MOYENS. EXPÉRIMENTAL, DOCUMENTAIRE, FICTION... ELLE A TOUCHÉ À TOUT AVEC INTELLIGENCE ET SOURIRE EN COIN. C'EST AVEC LA MÊME ATTITUDE QU'ELLE ABORDE LES THÈMES DE LA MORT, DE LA MÉMOIRE ET DU CINÉMA DANS *LES CENT ET UNE NUITS*, SON DERNIER FILM. *SÉQUENCES* EST LA SEULE REVUE QUÉBÉCOISE À LAQUELLE ELLE ACCORDAIT UNE ENTREVUE LORS DE SON RÉCENT PASSAGE À MONTRÉAL.

Propos recueillis par Mario Cloutier

FILMOGRAPHIE

(Longs métrages)

- 1983 *Sonatine* (Micheline Lanctôt)
- 1988 *Le Chemin de Damas* (George Mihalka, tv)
- 1992 *La Vie fantôme* (Jacques Leduc)
- 1993 *Deux actrices* (Micheline Lanctôt)
- 1995 *Eldorado* (Charles Binamé)
- 1995 *When Night is Falling* (Patricia Rozema)

Agnès Varda entourée de son équipe de tournage

